

« Peins ton vertige »

Un jour, le médecin de Marc Renard lui recommanda de peindre son vertige. Il se met au travail. Mais est-ce vraiment lui ? La peinture n'a cure des conseils. Le vertige fut un espace de battements d'ailes, de rendez-vous avortés, d'arrachements et de signes accumulés autour d'un axe central brisé au-dedans de lui-même. Explosé. Mais justement, par cet éparpillement des éléments chromatiques et informels, naissait un balancement lancinant soutenu par un travail renouvelé sur les textures. Lisses ou granuleuses, épaisses ou fantomatiques, légères ou pesantes, les surfaces des fonds comme des « *figurae* » créaient une harmonie, voire une joie.

La peinture rejetait le thème en même temps que le seul ego du peintre. Elle prenait la place du maître et de la peur. Elle affirmait la vie. Rien d'étonnant alors que dans les toiles suivantes, plus colorées, le fond devienne une force puissante, projetant les signes vers l'avant-scène.

À l'impression d'un univers sous-marin succéda le règne de l'aérien où tout ne serait plus que vol et envol. Les textures, disions-nous, amènent à leur tour une volonté de simplification qui se traduit d'abord par une limitation du nombre de signes mais aussi et, plus fondamentalement, par une structuration des divers éléments selon une rythmique de réponses et d'ouvertures.

On approchait même d'une première pacification, mais, dans le ciel soudain obscurci, des becs se mêlèrent aux ailes déployées, aux orbites oculaires et aux profondeurs confondues. Rouge, noir, jaune, blanc. La mort pénétrait la vie. Et la vie blessait la mort. Le peintre frappait dur, repassait, écrasait, blaireautait, soulignait, alors que la peinture, chaque jour un peu plus végétale, se pâmail.

Guy Gilsoul, Aica,
Février 1999

(extrait de « Marc Renard, Paintings 1989-1999 »)